

« T'as fait le robot ! ». Café brûlant, accoudé au bar de Bricabracs, j'observe mon collègue invectiver malicieusement l'un des enfants. Depuis que je suis arrivé ici j'entends régulièrement cette comparaison à l'espèce robotique. Souvent, cela se produit lorsqu'un enfant vient au poste de pilotage pour montrer, bon gré mal gré, ce qu'il a fait en maths, lecture ou écriture durant la matinée. Pas un enfant n'est épargné et tous finiront par endosser momentanément le sobriquet de métal.

Mais alors, faire le robot c'est quoi ? C'est une attitude de réponse machinale à un problème ou une sollicitation. Quand on ne veut pas, ou qu'on ne sait pas faire mais qu'on ne veut pas que ça se voit trop, pour nous-même et pour les autres. Cette manière d'appréhender le travail et l'effort, c'est précisément la montagne qu'on escalade quotidiennement avec les enfants. Assumer l'erreur ou le fait de ne pas savoir, et refuser de (se) le cacher derrière une accumulation d'actions, de réponses supposées faire diversion. Cette année, j'ai pu constater que parmi nos nouveaux arrivants, ceux qui débarquaient d'écoles où ils « fonctionnaient bien » ramenaient avec eux les symptômes d'une roboïte aiguë. Faire à tout prix, même au mépris du sens. Bruler du temps, combler le vide et l'angoisse de la page blanche. Arrivant à Bricabracs, leur stratégie si bien huilée les trahit. Ici, le fonctionnement que l'on s'est donné pourrait se résumer ainsi : *tu dois te mesurer à des difficultés que tu peux dépasser*. Il repose sur une triple intention : celle de s'essayer, celle de trouver la juste mesure de difficulté et enfin celle de s'essayer à la dépasser. Et nous enseignant-éducateurs, d'accompagner chaque enfant dans cette triple voie. Dans ce cheminement, la menace robot rode encore mais finit toujours par être démasquée. En les voyant défiler dans la journée à plusieurs reprises, on se jauge, on se connaît et on se dit les choses. « Et si je change le calcul ? Vois, je te donne même le résultat. Alors, raconte ! Comment tu as fait ? ». Le monde des mathématiques semble être un terrain particulièrement favorable à l'automatisation d'une technique et à l'arrêt du questionnement. On y croise une flopée de robots : les qui refont éternellement la même fiche de travail, les qui déroulent mécaniquement des dizaines d'opérations en ne regardant plus les nombres qu'ils manipulent, les qui font la fiche à toute vitesse sans s'apercevoir qu'il y avait une consigne ou un exemple. Et vite, vite, la fiche dans la boîte orange (des travaux à corriger) et on passe à autre chose.

Qu'est-ce-que ça économise un robot ? Du temps ? De l'énergie ? On s'attache chaque jour à leur prouver le contraire. Par l'insistance de nos questions, notre soif théâtralement insatiable d'explications et notre refus de nous satisfaire uniquement du résultat, correct ou pas. On les confronte dans une attitude anti-robotique, inadaptée à la démarche automatique. Se mesurer à ça, pour le robot d'un jour, lui demandera paradoxalement plus de temps et d'énergie. Et finalement c'est par le questionnement permanent, l'effort initial de s'interroger, qu'ils ne perdront ni leur temps

ni leur énergie et qu'ils gagneront même... du plaisir. La satisfaction d'être intime à son propre travail, d'en connaître les méandres, de pouvoir en parler... On s'y croirait. Car c'est ce même horizon qui nous amène aussi, nous adultes enseignant-éducateur, jusqu'à Bricabracs.

Mais revenons à nos robots. J'ai moi-même appris peu à peu à deviner et dévoiler cette tendance chez les enfants de Bricabracs. Et j'ai pu constater une chose : ceci n'est pas une maladie de cour d'école. Et cette recherche m'entraîne à déceler mes propres mouvements d'automate. Ceux que je déploie avec eux ou dans l'arrière-boutique de la correction et du travail d'organisation pédagogique. L'oreille en veilleuse qui rate le cœur du problème dans une assemblée, la répétition d'une règle qui se perd peu à peu en abstraction, la correction à la va-vite qui rate le point de difficulté, le maintien d'un fonctionnement institué parce qu'il fonctionne et non plus pour ce qu'il apporte. Il y a une réelle symétrie d'enjeu à conjurer cette menace, une autre ascension à réaliser chaque jour pour nous-même. Pour se refuser à catégoriser un enfant et à dupliquer à l'infini notre rapport à lui. Pour maintenir l'attention aux remous de l'individu et du groupe, ses déplacements et ses moments de tension, et s'essayer à les saisir d'abord dans leur singularité. Cette besogne est sans fin mais c'est dans ce jeu d'esquive sans cesse renouvelé que l'on rencontre intimement notre travail d'enseignant-éducateur.

Charles, enseignant-éducateur à Bricabracs, 26/1/20.